

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 16

Artikel: Maman et bébé
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221001>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Stéphane n'avait pu encore surmonter près d'elle sa terrible infirmité.

— Mademoiselle... ma cousine... oui... non... elle n'en tirait avec ces monosyllabes que quelques lambeaux de phrases, de pénibles lieux communs. Et plus elle cherchait à animer ces conversations languissantes, plus ses yeux et son esprit pétillaient, plus il avalait sa langue, son extase grandissante ne pouvant s'exprimer comme il l'aurait voulu.

Aussi, furieux contre lui-même, Stéphane sortait absolument découragé du troisième tête-à-tête du même genre où, il le reconnaissait avec désespoir, il s'était montré absolument idiot.

« Il faut en finir, se disait le pauvre garçon, il me faut trouver un moyen de savoir lui parler, mais lequel ? lequel ? Ah ! je saurais si bien dire ce qui chante dans mon cœur, si je pouvais réussir à être « moi » ! Je le pressens, elle va me rendre ma parole. »

Et le triste amoureux ne put s'empêcher de constater l'ironie qu'il y aurait à lui rendre ce qu'il n'avait su donner encore.

Il ne se trompait pas. Perlette venait de décider que le lendemain ses parents, sur sa demande, assisteraient à la visite quotidienne, tenant à les prendre à témoins de la découverte lamentable qu'elle avait faite, à savoir que leur candidat n'était qu'un sot payant de mine.

Jusque là elle n'avait fait part à personne de sa désillusion. Si l'on rompait le mariage annoncé, connu de tous maintenant, quels ennuis pour elle et sa famille !

Stéphane continuait à se creuser désespérément la tête, tout en suivant la rue qui le ramenait chez lui. Machinalement, ses yeux se portaient sur les étalages où s'alignaient des œufs de Pâques de toutes grosseurs ; à la suite venait un grand dépôt d'articles de Paris. Devant ce dernier, Stéphane, soudain inspiré, eut un temps d'arrêt. Une idée lumineuse, magique, venait de surgir en son esprit. Il entra en coup de vent dans le magasin, demanda le patron et s'enferma avec lui. Au bout d'un moment, il sortait radieux.

— Monsieur peut être tranquille, lui disait le marchand, tout sera chez elle d'ici une heure avec les instructions. J'y veillerai moi-même.

III

Les événements prennent vite des proportions grandioses, rompre avec les Hébart serait presque un drame. Perlette voyait la nécessité de ne pas agir trop brusquement. Quand ses parents auraient acquis comme elle la triste certitude, ce serait affaire à eux de dénouer la situation sans tapage. Elle attendait donc pour en parler leur présence à l'entrevue de ce jour. C'est alors qu'on vint la prévenir que Stéphane Hébart, retenu par une affaire, ne viendrait que le lendemain. Il faisait savoir qu'il envoyait quelque chose pour le remplacer...

Intriguée, Perlette se trouvait en face d'un volumineux colis sur lequel le mot « personnel » s'inscrivait en gros caractères, elle en défit les nœuds, un billet accompagnait l'envoi.

« Ma cousine, écrivait correctement Stéphane, permettez-moi de vous offrir le gramophone ci-joint, vous priant, comme grande faveur, d'en faire l'essai seule, de suite, sans témoin.

Suivait la façon claire dont Perlette devait s'y prendre pour manœuvrer et faire parler les plaques.

— L'idée me réjouit, pensa l'enfant ; c'est une jolie pensée de me donner la primeur d'un joli concert, cela m'amusera davantage qu'une conversation avec le « muet ».

Dans un œuf de satin blanc, d'une envergure peu commune, un superbe gramophone était couché ; entouré de ses accessoires, il sommeillait encore silencieux. La petite fiancée ajusta le vaste cornet, plaça l'instrument à bonne portée, le monta suivant les indications détaillées, puis, un charmant sourire aux lèvres, s'installa commodément en face.

— Bonjour ma Perlette, la plus jolie, la plus aimée des fiancées, prononça au même instant l'accent ému mais distinct de Stéphane Hébart.

Interdite, un peu effrayée, la jeune fille se

tourna vivement vers la porte. Celle-ci était close. Dans la pièce déserte, il n'y avait qu'elle et... le gramophone en action.

La voix de son fiancé continuait à se faire entendre. Et comme il s'exprimait facilement ! Les douces paroles qu'il savait dire, celui qu'elle traitait si impertinamment tout à l'heure. Avec quelle éloquence sentie et profonde il contait les rêves du passé, les extases du présent, l'enchantement de l'avenir. Invisible, Stéphane était là vivant, vibrant !

Elle écoutait, croyant rêver. Jamais personne ne lui avait dit pareilles choses. Dans son âme d'enfant toute neuve, une tendresse inconnue et chaude s'infiltrait lentement, sûrement, goutte à goutte, allant à celui qui lui versait la caresse prenante des premiers mots d'amour.

Il y eut un arrêt, la première plaque avait passé ! mais il en restait d'autres...

La remplacer, remonter l'appareil, ce fut l'affaire d'une seconde. Perlette, haletante, voulait entendre encore ; elle eût désiré que cela durât toujours. Le monologue sur le même sujet ne tarissait point, Stéphane parlait, parlait, se dédommageant en une fois du refoulement forcé de tout ce qui n'avait pu franchir ses lèvres depuis qu'il la connaissait. Toute la nuit précédente, il l'avait employée à entretenir ainsi Perlette, et Perlette à son tour l'écouta des heures, gardant jalousement pour elle ces charmants discours qui ne s'adressaient qu'à elle.

IV

Blottie sur une causeuse, l'après-midi suivante, elle attend la visite de son fiancé. Une impatience et craintive curiosité mêlée d'émotion vague l'agite. Quand il l'aborde, une inaccoutumée confusion rose envahit le visage de la jeune fille. L'écho des choses tendres n'a pas quitté son oreille.

La vue de cette rougeur significative achève de dissiper ce qui restait d'embarras à Stéphane. Comme il n'est plus seul à être intimidé, il prend enfin possession de toute sa maîtrise. Son regard inspecte rapidement la pièce, n'apercevant pas ce qu'il cherche :

— Où l'avez-vous mis ? est sa première parole.

— Dans ma chambre, murmure-t-elle le front bas comme une coupable.

Un sourire joyeux accueille cette réponse et, comme la jeune fille le regarde en dessous, ils se mettent à rire tous les deux.

— Perlette, dit-il avec assurance, je n'aurai plus besoin maintenant de vous faire mouder mes paroles, elles vont sortir toutes seules, mon aimée.

Et, devenu très brave, Stéphane se rapproche davantage, s'assied tout près, bien près de la petite fiancée muette à son tour de cette métamorphose heureuse.

— C'était, continue-t-il, un bien gros œuf de Pâques à offrir au si petit oiseau que vous êtes ! mais pour y enfermer à l'aise à la fois mon amour et ma si douloureuse timidité, j'ai failli n'en pas trouver d'assez grand !

Clo.

JEUX D'ENFANCE.

SAVEZ-VOUS jouer au noble jeu de Raguille-ton-moineau ? Les accessoires en sont simples : des cailloux ; les rites en sont grands : des formules à la Romaine.

Le moineau, c'est une petite pierre, aussi ronde que possible, et qu'on pose sur un endroit quelconque faisant saillie au-dessus du sol. A dix mètres de là, environ, les joueurs sont dans leur camp, marqué par une ligne creusée dans le sol avec la pointe du soulier. Ils sont armés chacun d'un pavé. Il s'agit de viser le moineau et de le déguiller d'un coup de pavé. Bien frappé, le moineau s'envole à une grande distance de son socle, et le raguilleur — en langue étrangère : le garde-camp — doit lui courir après et le remettre en place, après quoi il a le droit de toucher tout joueur qui n'est pas rentré au camp. Celui qui se laisse attraper remplace le raguilleur. Si le moineau n'est pas tombé, les joueurs stationnent autour de lui, à côté de leur pavé

qu'ils n'osent pas toucher, sous peine d'être pris s'ils ne peuvent se mettre à l'abri dans leur camp. Au fond, voilà tout ; c'est simple, mais il s'y joint les formules sacrées, le pouvoir des mots. Nous savons des prières pour arrêter le sang qui coule, nous connaissons des maximes pour empêcher les fraudes. Le garde-camp, désigné par l'empro fatal, doit se protéger contre les mauvais tours des joueurs en articulant à haute voix l'exorcisme suivant : « Défense de faire des crasses ! » Il peut aussi varier la forme et dire : « Défense de tout ! »¹ S'il néglige ce rite, il peut être trompé impunément par les joueurs.

Mais il y a la contre-partie : tout joueur qui jette son pavé sans prononcer une parole est, de ce fait, désigné pour remplacer le raguilleur. La parole à dire est absolument libre ; cependant comme disait le poète : « Il est un heureux choix de mots harmonieux » dont on se sert volontiers pour capter la chance. Aussi disions-nous de préférence, et comme si un sort favorable y était attaché : « Ah ! la bonne ciclette ! », « Oh ! les belles pattes d'ours ! » Cette dernière formule dans sa botanique rudimentaire, dénote l'homme des champs, peut-être même celui de la préhistoire, car le jeu me paraît ancien ! La ciclette pourrait avoir une origine astronomique : le cycle de l'année ! A moins qu'il ne faille pas remonter à de si profondes sources.

* * *

Au jeu du basculot, chacun désire être garde-camp ou, comme nous l'appelions : le paracamp. On taillait en forme de navette de tisserands un morceau de sapin long d'une dizaine de centimètres. C'était le basculot, pointu aux deux extrémités, renflé en son milieu. On le plaçait sur une borne, sur un tas de planches ou ailleurs, de façon que la partie antérieure dominât le vide. Les joueurs, casquette ou chapeau à la main, lui faisaient face, sur une ligne, à quelque distance. Les mots consacrés s'échangeaient :

Garde-camp : Parade ?

Joueurs : Prêts !

D'un bâton, le garde-camp frappait le basculot qui partait en l'air en basculant sur lui-même — d'où le nom du jeu — et venait tomber dans la ligne des joueurs. Chacun tâchait de le recueillir dans son chapeau. Le plus habile devenait d'office garde-camp. Si le basculot tombait à terre, il fallait vite s'en emparer et le jeter contre le garde-camp qui n'avait pas le droit de quitter sa place, mais pouvait se baisser, se cacher le ventre et faire tout autre geste protecteur pour éviter le projectile. Atteint, il cédait place au joueur qui l'avait visé.² Le garde-camp maladroît qui manquait trois fois son coup sur le basculot était remplacé et prenait rang dans la ligne.

Il n'y avait jamais d'arbitre dans nos jeux dans les cas douteux, le jugement de la masse — vox populi — l'emportait. Je n'ai pas souvenir d'injustice commise.

(A suivre.)

Avv.

¹ C'est ici un trait prouvant la haute sagesse de l'enfant. Les lois les plus diverses du pays ont repris cette formule si pure, si simple, si enfantine. On voit, par exemple : « Un pour tous, tous pour un — Défense de tout » ; « Liberté et patrie. — Défense de tout » !

² Souvent aussi, on jetait le basculot contre le basculot que le garde-camp déposait par terre à la limite de son camp.

Maman et Bébé. — Une maman dit un matin son petit garçon :

— Nous avons du monde à dîner, Bébé ; tu seras convenable, tu attendras en silence que je t'offre les plats qu'on apportera.

— Oui, maman, répond Bébé.

A table, on sert de la crème au chocolat. Alors Bébé s'écrie :

— Maman, je t'en prie, n'oublie pas de m'en offrir deux fois !

Trop curieuse. — Une dame pose des questions une cuisinière sans place.

— Où avez-vous servi en dernier lieu

— Chez un aveugle.

— Pourquoi l'avez-vous quitté ?

— Parce qu'il était trop regardant.